

Régiment d'origine paysanne

Tous les accents du bas de Québec dans le Régiment de la Chaudière

Par le lieutenant Placide Labelle

Quelque part outre-mer — Regardez votre carte de la province de Québec et tracez une ligne verticale entre Lévis et la frontière américaine. Toute la vaste région qui s'étend à l'est de cette ligne, c'est-à-dire le Bas-du-Fleuve, la Gaspésie, les Îles de la Madeleine et même une partie du Nouveau-Brunswick constituent la patrie de la plupart des officiers et des soldats du Régiment de la Chaudière. Naturellement, il y a des exceptions; mais, pour la grande majorité, cette unité canadienne-française, que nous venons de visiter dans la campagne anglaise, a recruté ses volontaires dans la région ici décrite.

C'est donc dire qu'on entend divers accents quand on s'adresse aux hommes d'un tel régiment: celui du Beauceron (ou "Jarret Noir"), du Québécois, du Gaspésien, du Madelinot et de l'Acadien. Une oreille montréalaise trouvera ces accents plus doux que ceux du boulevard Saint-Denis ou du faubourg Québec, mais il ne faut pas croire qu'ils sont identiques. Loin de là, les nuances sont parfois très marquées.

Dans certaines unités canadiennes-françaises, on rencontre des gens d'un peu toutes les provinces du pays. Pas à la Chaudière. On a plutôt là un panorama purement québécois, à très peu de variantes près; en outre, on a un panorama rural. Les hommes de la Chaudière viennent de la ferme ou de la forêt. L'aumônier, le capitaine Emile Turmel, bien connu comme propagandiste des Caisses populaires, prétend même que c'est l'origine paysanne de ses compagnons d'armes qui explique leur grande stabilité morale, la solidité de leur caractère et leur sang-froid en toute occasion.

Aucune tâche ne les effraie

Chose certaine, on a ici affaire à des jeunes gens robustes et pleins de ressources. Bûcherons, fermiers, pêcheurs même dans plusieurs cas, aucune besogne ne leur répugne, aucune marche forcée ne les épuise. S'il faut donner un coup de collier, ils le donnent sans maugréer, tout comme s'il était question de fournir une corvée à l'époque des foins. Puisqu'il faut que le travail soit fait, il sera fait vite, bien, consciencieusement. Après on fumera une pipe et l'on vaquera tranquillement, presque sans parler, aux menues occupations du camp.

Mais ces tenriens à la démarche ordinairement pesante et réglée, il faut les voir sur le terrain de parade, casqués d'acier, harnachés de tout leur fourbi et pourvus d'armes modernes. Un commandement sec de leur colonel et tout le régiment se raidit, impeccable et farouche. En un clin d'œil, on s'est mis au garde-à-vous et une rigide symétrie fige le paysage. Il n'y a plus que des lignes nettement tracées, immobiles et dures. On dirait que le Temps s'est arrêté, tant le silence est rempli d'expectative. Un autre commandement, dru comme un coup de fusil, et d'un bloc l'unité porte l'arme à l'épaule: un, deux, trois!

Le Régiment de la Chaudière est en marche. Son pas allègre martelle le sol et y laisse l'empreinte de générations fières et ténaces.

Pour visiter tout le monde, dans cette unité, il faut faire un bon bout de chemin. Car, il est plutôt rare qu'on puisse trouver tout le régiment au même endroit. Il a la garde d'un vaste territoire et les besoins de la surveillance l'obligent à se morceler en secteurs. Mais il ne s'écoule pas sept lunes entre l'ordre d'un rassemblement général et ce rassemblement proprement dit. Comme toutes les unités canadiennes, la Chaudière est hautement motorisée, et la campagne anglaise vibre de tout son feuillage quand les camions, les motocyclettes et les autres véhicules de ce régiment convergent vers un point donné.

Le commandant est jeune et athlétique. Il vient de la même région que ses hommes, de sorte qu'il vit pour ainsi dire en famille avec eux. Spartiate d'allure, il n'en est pas moins le plus amène des hommes. Celui qui commande en second, le major Fernand Lespérance, de Montréal (donc l'une des exceptions), n'a que 28 ans. Le reste des cadres du commandement n'est pas moins jeune; n'a pas moins, quand même, de maturité militaire.

Sergent-major qui a la tête de l'emploi

Mais parlons un peu du sergent-major régimentaire, un peu plus âgé celui-là, et tout ce qu'il y a de plus professionnel en fait de sergent-major. Il était trop jeune pour faire l'autre guerre, "sans quoi j'en serais à ma deuxième", dit-il. Marié et père d'une fillette de 13 ans, Pauline, le sergent-major régimentaire Roméo Huard, de Thetford-les-Mines, quitta le Séminaire Saint-Charles-Borromée, à Sherbrooke, après avoir fait sa rhétorique. Il fut neuf ans au Royal 22^e Régiment, passant de grade en grade jusqu'à celui de sergent-instructeur. Les têtes dures ne l'impressionnent guère, ayant été quelque temps instructeur au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul.

— Dites bien "instructeur", car on va penser que j'ai fait du bagne! précise-t-il avec prudence.

Il fit ensuite partie de la police de la Régie des Alcools et, dès la déclaration de guerre, il s'enrôla — comme simple soldat, notez bien, — dans le Régiment de la Chaudière. Va sans dire qu'avec ses qualités de meneur d'hommes et son expérience de la vie militaire, il arriva rapidement à son grade actuel. Pour ceux qui ne savent pas au juste ce que c'est qu'un sergent-major régimentaire, répétons la définition courante des troupiers: "C'est un être créé et mis au monde pour nous en faire arracher".

Mais le sergent-major Huard affronte cette définition avec le sourire de l'assurance. Ses hommes le respectent et l'estiment comme s'il était l'un d'entre eux. Quand il est en service commandé, il ne badine pas, mais les moments de loisir le dérident automatiquement.